



Annie BAILLARGEON, *La chute* (détail), 2014

Annie BAILLARGEON : *Les natures mortes / Épisodes de petits déclin*

Au-delà des apparences

À l'ère contemporaine, la quête de sens demeure une réflexion inéluctable chez plusieurs d'entre nous. On peut se demander si ce désir de donner une signification à son existence, à se choisir une place dans le monde ou à se construire une vie idéalisée a toujours été présente chez l'être humain. Est-ce que l'Homme de la Préhistoire remettait sa vie en question ou est-ce le confort d'une société organisée qui amena cette volonté de se dépasser, de comprendre son lien avec l'univers et de tenter de démystifier les mystères de la vie?

Ces grandes questions sont abordées par Annie Baillargeon dans l'exposition *Les natures mortes / Épisodes de petits déclin*. L'être humain se veut ici l'élément central des compositions numériques en proposant plusieurs déclinaisons de possibilités d'une même situation. Cette multiplicité des silhouettes dans diverses positions n'est pas sans évoquer les mouvements répétitifs que nous faisons sans y porter attention. Si on pouvait étudier attentivement chacune de nos actions, on aurait la distance nécessaire pour observer sa vie, comme chaque mouvement décomposé d'un film d'animation, et en saisir la répétition de nos comportements et de nos attitudes. Bien que le corps féminin y soit privilégié, et particulièrement celui de l'artiste, les prises photographiques, les costumes et les accessoires favorisent une perte d'identité des personnages. Ici, la performeuse ne cherche pas à se représenter comme artiste dans ses créations, mais bien à personnifier une femme parmi les autres femmes. Dans certaines œuvres, le corps perd son identité sexuelle pour revêtir toute la vulnérabilité des mortels. Les rehauts de peinture et d'aquarelle brouillent la maîtrise technologique de l'image en cherchant à imposer l'unicité d'un réel réinventé.

Par leur titre et leur sujet, les œuvres suggèrent la déchéance, la perte de contrôle, la dévastation intérieure et le repliement sur soi. L'individu devient dans cette série une nature morte comme le titre de l'exposition l'indique, c'est-à-dire qu'il peut être considéré comme un élément inanimé, un objet d'observation. L'artiste souligne ainsi l'aspect éphémère de toute chose et donc la dégénérescence inéluctable qui s'ensuit. La précarité de la réalité humaine et la vulnérabilité malgré les efforts pour éviter l'effondrement du monde que l'on a bâti conduisent inévitablement la vie à son contraire, l'aboutissement de la fin : la mort. C'est ainsi que le cycle de l'éternel recommencement pousse l'âme à reprendre son souffle, à attendre la renaissance du changement. Lorsque les feux d'artifice n'éclairent plus de mille feux, que les traînées de couleurs deviennent comme des ruisseaux de larmes, la résilience côtoie comme une inconnue les drapeaux de fêtes. Doucement une nouvelle route se dessine dans les cendres d'une expérience qui est encore fantomatique, mais où les scies ne coupent plus les branches du nid, où les pelles ne creusent plus des refuges souterrains et où les nuages de brume se dissipent imperceptiblement.

Lorsque la vie reprend ses droits, cette nouvelle énergie flotte comme des âmes en quête de destin. Les femmes, depuis la nuit des temps, détiennent la vasque du monde entre leurs mains, car chaque naissance change le monde. L'artiste Annie Baillargeon nous rappelle par ce corpus d'œuvres le fragile équilibre de l'existence humaine, mais aussi le courage de choisir une vie sans se leurrer.

+++++

Expositions présentées à
Langage Plus du 12 juin au
6 septembre 2015 sur le
thème *L'humain sans leurre*.



Conseil des arts
et des lettres
Québec



Conseil des arts
du Canada Canada Council
for the Arts



Bevan RAMSAY, *Pro-teen* (détail), 2013

Bevan RAMSAY : *Chair fraîche*

La chair de la chair

Bien qu'elle soit une question de survie, l'alimentation est soumise à un contrôle subjectif qui relève de motivations esthétiques, philosophiques ou de santé. En plus d'avoir une corrélation avec les mécanismes du vieillissement, du sommeil, de l'humeur ou encore avec le développement de maladies telles que le cancer ou le diabète, ce que l'on mange pourrait bien définir notre identité, tel que l'avance l'un des préceptes de Brillat-Savarin sur la gastronomie dans le dicton célèbre : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es ». C'est le principe de l'incorporation développé en philosophie qui soutient que le mangeur s'approprie les qualités de ce qu'il ingère : il se nourrit tout autant des aliments que de leurs sens et de leurs symboles.

Cependant, avec toutes les étapes de transformation que subissent les aliments au cours de trajets plutôt nébuleux, comment être bien sûr de pouvoir retracer la réelle nature de ce que l'on ingère? D'un point de vue religieux ou moral, la chair représente les appétits physiques et corporels par opposition à ceux de l'esprit et de l'âme. Malgré cette question de provenance aux réponses obscures, l'appétit garde les yeux fermés sur les pesticides, les insecticides, les manipulations génétiques, les pratiques d'élevage outrageuses et plus encore. Pour éveiller une autre forme d'appétit, les nombreux produits de beauté utilisés quotidiennement sont le plus souvent à l'origine de cruauté animale : la recherche de la perfection a un prix qui malheureusement est rarement payé par l'Homme. Oublions-nous seulement que nous sommes, à la base, des mammifères qui ont les mêmes besoins physiologiques que les animaux? L'exposition *Chair fraîche* de Bevan Ramsay propose une réflexion sur les origines génétiques et la mutation prévisible de l'Homme qui nous dispose face à son vrai visage.

L'artiste confond les rôles en apportant un autre niveau de questionnement sur la chair. À la manière des aliments transformés, ses sculptures aux identités dénaturées exposent vicieusement des corps parfois écorchés, parfois obèses, aux attributs parfois humains, parfois bestiaux. Il propose une nouvelle culture de l'hybridation, aussi troublante et déséquilibrée que nos pratiques peuvent l'être. L'ambivalence est présente, la déchéance teinte les mœurs. On ne saurait dire quelle identité prime sur l'autre, entre le consommateur et le consommé. Si nous sommes réellement ce que l'on mange, peut-être faudrait-il revoir qui, de l'humain ou de l'animal, devrait s'approprier une supériorité hiérarchique et existentielle sur l'autre.

Les débuts de la médecine moderne ont vu le jour grâce à des études anatomiques, telles que celles menées par Léonard de Vinci, qui disséquait en secret des cadavres afin de comprendre les corps dans leurs moindres détails et en comparant la structure anatomique animale avec celle de l'humain. À la rigueur des esquisses du maître de Vinci, les peintures de Ramsay, toutes en chair de poule, en muscles, tendons et ligaments, mettent l'accent sur les structures internes dissimulées par la peau qui confondent les êtres vivants entre eux. L'hyperréalisme des toiles transcende la répugnance que suscite habituellement la vue de la viande visqueuse et charcutée, pour magnifier et rendre visuellement appréciables ces textures mortes. Dans l'atteinte d'un rendu plus réel que la réalité, les œuvres hybrides de Bevan Ramsay troublent presque davantage que certains progrès scientifiques, comme de la chair développée en laboratoire qui s'engendrerait elle-même : la chair de la chair.

+++++